

---

**OBJECTIFS DU COURS**

- Présentation de la deuxième année : contenu, méthodologie, choix
- Réflexion sur ce que signifie « théologie » - une parole sur Dieu ?
- Mise en évidence de la pluralité des théologies ; présentation des différentes disciplines de la théologie, des accents spécifiques posés par le catholicisme et le protestantisme

---

**PLAN DU COURS :**

- 1) Présentation de la deuxième année
- 2) Atelier : Dire Dieu... ?
- 3) La théologie, c'est quoi ?
- 4) Croire et/ou savoir
- 5) Au fondement de la théologie chrétienne : une rencontre !
- 6) Pour les protestants : « Théologie systématique »
- 7) Pour les catholiques : « Théologie dogmatique »
- 8) Les différentes disciplines de la théologie

---

**1) PRESENTATION DE LA DEUXIEME ANNEE*****Histoire, théologie, éthique :***

Nous traiterons d'histoire et de théologie de manière conjointe, car notre pré-supposé est le suivant : une théologie s'inscrit toujours dans un contexte. La pensée théologique a été élaborée au cours des siècles au travers de la vie et de l'œuvre de théologiens, de personnes, qui se sont trouvés aux prises avec des difficultés propres à leur temps dans des contextes bien précis.

Nous allons travailler de la même manière que nous l'avons fait en première année sur les textes bibliques, mais en nous fondant cette année sur des textes de théologiens, que nous avons choisis pour être en lien avec le thème de notre volée.

Nous allons analyser ces textes, tenter de comprendre leur auteur, leurs destinataires, le contexte historique dans lequel ils ont été écrits, afin d'en saisir au mieux les enjeux.

Puis nous tenterons de comprendre quelles questions théologiques ils posent, et comment nous envisageons ces questions aujourd'hui.

**2) ATELIER****« Dire Dieu » :**

- Prendre quelques minutes pour réfléchir, pour soi, à la manière dont nous dirions Dieu à nos voisins de table.
- Partage autour des tables sur ces différentes propositions

### 3) LA THEOLOGIE C'EST QUOI ?

Théologie : « Theo » - « Logos ». Parole, raison de/sur Dieu(x). Le mot n'est pas d'origine chrétienne, on ne le trouve pas non plus dans la Bible, et son usage dans le monde chrétien a demandé du temps. En effet, le terme apparaît pour la première fois dans la *République* de Platon (379 a) dans un dialogue qui porte sur la représentation du divin. Aristote associe le mot à la mythologie pour la critiquer et encourager un discours rationnel sur le divin (*Métaphysique* E, 1026a 19). Ce lien avec la mythologie a incité les premiers penseurs chrétiens à éviter l'usage du terme. Ce n'est qu'au Moyen Age qu'il prend véritablement la portée que nous lui donnons aujourd'hui mais très tôt la réflexion « théologique » a distingué entre « Dieu en soi » et « Dieu pour nous », ou pour le dire autrement entre le Dieu qui est Mystère et échappe aux définitions et le Dieu qui se communique dans l'Histoire.

Aujourd'hui « la » théologie prétend à une scientificité, parce qu'elle s'articule dans le cadre d'un discours raisonné. Mais cette prétention soulève immédiatement des questions : Comment Dieu peut-il être objet de science ? N'est-il pas au-delà de tout ce qui peut en être dit ? N'y a-t-il pas le risque de faire de Lui un objet comme n'importe quel autre ? Ce mystère insondable qu'est Dieu a donc conduit certains à élaborer une théologie « négative » (en grec apophasique) dans laquelle on ne dit pas c'est qu'est Dieu mais ce qu'il n'est pas. Evitant ainsi le piège de le réduire à nos catégories, d'une certaine façon, en forçant le trait, la meilleure manière de parler de Dieu serait le silence.

Mais ce n'est finalement pas le chemin qui s'est imposé, en tout cas en Occident, parce que la Bible montre que Dieu s'est lui-même révélé, qu'il a parlé dans l'histoire de l'humanité et qu'il s'est fait homme. Il devient possible de parler de Dieu dans la mesure où cette parole se fonde sur ce que dit la Bible. Ainsi la réflexion théologique se distingue de l'étude des sciences religieuses dans la mesure où la théologie – en principe – découle d'une foi.

### 4) CROIRE ET/OU SAVOIR

Croire s'oppose à savoir. La croyance procède de la conviction. Et c'est là une des critiques à l'endroit de la théologie. Mais à y regarder de près, notre quotidien est plein de « croyances ». Nous faisons confiance aux journalistes, aux enseignants, etc. Peu d'entre nous sont en mesure de vérifier la théorie de la relativité d'Einstein, nous croyons qu'elle est juste. Dans les relations humaines également, les plus importantes se construisent sur une confiance en ce que l'autre nous dit. Dans nos décisions nous sommes souvent contraints de décider sans avoir absolument tous les éléments. Le domaine des valeurs procède lui aussi du croire. La vie sociale repose sur un certain nombre de valeurs (respect, solidarité, justice, etc). Ces valeurs ne sont pas des choses. Elles portent une forme d'utopie sur la manière de vivre ensemble. Elles donnent un sens, une direction et se fondent sur un « croire ».

Le rapport du croire et du savoir dans nos vies nous conduit à mettre en évidence un paradoxe : nous devons prendre des décisions là où notre savoir sur leur enjeu est incomplet. Mais refuser de décider (qui est aussi une manière de décider) empêche l'expérience de l'engagement pour une cause. Toutes les décisions importantes de notre existence comportent du pour et du contre. Nous voyons ici l'importance du croire. Mais comment ce « croire » s'articule-t-il avec le savoir, avec la raison ?

Le discours théologique est un discours de la foi qui ambitionne de constituer un savoir systématique de type scientifique. Ceci parce qu'une foi qui ne connaît pas ses vraies raisons de croire est guettée par le fondamentalisme et le sectarisme. Depuis les commencements, les penseurs chrétiens se sont situés dans une relation réciproque entre la foi, don de Dieu, et la philosophie, école de la raison. La théologie s'est articulée en systèmes et écoles variant selon les lieux, les temps, les cultures et les situations historiques. Le message doit toujours être questionné pour répondre aux interrogations renouvelées au fil du temps par chaque culture. Des différences ont toujours marqué les approches de l'Orient et de l'Occident. En forçant le trait, on pourrait dire que l'Occident a toujours poussé à élaborer des définitions théologiques aussi complètes que possibles (théologie *cataphatique*). L'Orient a préféré, quant à lui, approcher le mystère par des affirmations négatives (théologie *apophatique*) qui rendent mieux la difficulté d'exprimer l'inexprimable.

## 5) AU FONDEMENT DE LA THÉOLOGIE CHRÉTIENNE : UNE RENCONTRE !

Ce qui fait la spécificité du christianisme, c'est le fait que l'objet de notre étude est d'abord une rencontre avec une personne, Jésus-Christ : c'est cette rencontre qui détermine notre discours.

En cela, le Dieu dont nous allons parler est radicalement différent de celui dont parle par exemple **Descartes** : « *Par le nom de Dieu, j'entends une substance infinie, éternelle, immobile, indépendante, toute-puissante, et par laquelle toutes les autres choses qui sont... ont été créées et produites* »<sup>1</sup> : Il s'agit là d'une conception de Dieu qui pourrait être commune à toutes les cultures ; d'un Dieu tout-puissant, omniscient, illimité... mais qui n'est pas le Dieu de la Bible.

Ainsi, la théologie chrétienne renverse radicalement les conceptions philosophiques de Dieu : l'objet de la réflexion et de la foi est un Dieu que l'on dit s'être manifesté dans une personne, Jésus-Christ : un homme qui est mort sur une croix, d'une mort infamante et scandaleuse, dans un endroit situé à l'inverse des lieux où l'on cherche habituellement Dieu. La proclamation chrétienne tient dans la proclamation que cet homme-là est ressuscité, et qu'en cela il est « Christ », « Oint ». Cela a pour conséquence que le Dieu duquel nous essayons de parler se donne à comprendre au cœur de la mort et du scandale, au cœur de ce qui est le plus éphémère de notre existence humaine.

Proclamer Jésus-Christ comme ressuscité, c'est impliquer Dieu dans la mort, dans quelque chose qui nous échappe de manière radicale. Dire que le crucifié est ressuscité, c'est un paradoxe total ; et c'est ce paradoxe qui est le fondement de toute théologie chrétienne. Ce paradoxe, comme contradiction fondamentale, interpelle chaque génération de manière nouvelle, et demande à être constamment expliqué, réfléchi, élaboré, en fonction du présent de nos existences en constante évolution.

- Un des effets de cette confession du Christ, crucifié – ressuscité, dans les premiers siècles du christianisme, a été de mettre soudain en évidence le fait qu'aucun homme, même un crucifié, n'est indigne de Dieu puisque Dieu se révèle justement dans un homme accusé de blasphème, mort sur une croix – donc au comble de l'indignité.

<sup>1</sup> Descartes, Médit. III, 15

- Un autre effet de cette confession du Christ, crucifié – ressuscité est de nous confronter au sens de l'histoire humaine : si Dieu se révèle en Jésus-Christ, c'est qu'il se « compromet » dans l'histoire humaine, et que le sens de cette histoire devient étroitement lié à cette confession – d'où la portée universelle de la proclamation de l'Évangile : en Christ, tout humain est concerné par l'irruption de Dieu dans l'histoire.

Ainsi, devant cette proclamation, nous sommes forcément conduits à un positionnement ; puis à une interprétation : qu'est-ce que cela veut dire pour moi aujourd'hui ? C'est ce travail-là que font tous les théologiens de tous les temps : redire sans cesse ce que signifie pour eux la proclamation du Christ ressuscité ; discuter sans cesse de cela avec d'autres pour rendre compte de leur foi dans un monde en constante évolution, cela dès les tous débuts du christianisme.

Un Dieu qui se révèle dans la personne d'un crucifié – ressuscité est un Dieu dont on ne peut parler autrement qu'en tant qu'un Dieu « pour nous », un Dieu « pour l'humain », « pour moi ». Je ne peux pas dire CE QU'EST Dieu, je ne peux que témoigner de QUI EST Dieu pour moi ; ce témoignage ne peut être qu'un témoignage de foi en un Dieu qui se rend présent toujours à nouveau dans le monde.

Ainsi, la théologie chrétienne se pose avant tout comme une confession de foi. Or, pour dire cette foi, il faut une exposition systématique de ce en quoi nous croyons. Il faut dire de manière cohérente et structurée ce en quoi nous croyons.

**Ansaldi**, dans son petit livre *Dire la foi aujourd'hui*<sup>2</sup>, parle ainsi de cette foi :

« Le mot *foi* peut avoir plusieurs sens. Il peut signifier « confiance » comme dans l'expression « j'ai foi en toi ». Il peut signifier aussi « donner son adhésion » à une confession de foi comme celle que nous connaissons tous : « Je crois en Dieu le Père tout-puissant... ». Il peut signifier enfin « rencontre du Christ », rencontre qui sauve, qui bouleverse une vie, la redresse et la remet en marche dans une direction de plus grande plénitude. »

Une confession de foi est l'élaboration structurée et cohérente du témoignage biblique, avec tout ce que cela comporte de risques :

- Le témoignage biblique n'est justement pas un exposé systématique des données de la foi, mais un ensemble hétéroclite de récits et de textes de différents genres littéraires, élaborés au cours de huit à dix siècles de rédaction.
- Dieu, dans la Bible, n'est jamais défini comme une essence ou comme une sagesse, mais toujours comme un personnage, toujours à travers des récits. La question n'est jamais : « Dieu existe-t-il ? » ou « De quelle essence est Dieu ? » mais plutôt : « Qui est Dieu, dans telle situation... ? » La vérité, dans le christianisme, n'est donc pas un énoncé abstrait, mais elle se situe toujours dans une relation : on ne la transmet pas comme un savoir, mais à travers un témoignage. C'est par les rencontres que quelque chose de la présence de Dieu peut se découvrir. Ces rencontres peuvent avoir lieu à travers les siècles aussi ; elles peuvent se nouer également avec des gens qui se sont trompés... Car toute interprétation nouvelle, tout témoignage, comporte un risque dans la mesure où ce témoignage comporte toujours une dimension créatrice.

<sup>2</sup> Jean Ansaldi, *Dire la foi aujourd'hui. Petit traité de la vie chrétienne*, éd. Du Moulin, Aubonne, 1995, p. 11

- Ce qui relie ces récits les uns aux autres, c'est qu'ils sont le fait de différents témoins confrontés à une Parole (*logos*) qu'ils ont entendue comme venant de Dieu : la Bible raconte des histoires dans lesquelles a surgi cette Parole. Cette parole porte forcément sur des problématiques absentes dans la Bible, et oblige donc chaque génération à réinterpréter la parole reçue. Il y a là une dimension toujours innovatrice, créatrice, de la théologie, dont la responsabilité est de rendre vivante la parole dans un contexte nouveau. La parole n'est pas donnée une fois pour toute, elle s'adresse à des humains dans d'autres contextes, en proie à d'autres questions, et les oblige à répondre toujours à nouveau par d'autres solutions, d'autres réponses.

## 6) POUR LES PROTESTANTS : « THÉOLOGIE SYSTÉMATIQUE »

### *Sola scriptura* :

C'est sur le point du lien entre le discours théologique systématique et la Bible que se joue une particularité de la pensée protestante par rapport à la pensée catholique :

Lorsque les protestants disent s'appuyer sur l'Écriture seule (*sola scriptura*), cela ne signifie pas que tout est écrit dans la Bible, et que l'on peut ainsi se passer d'élaborer un discours systématique, d'une part, et de lire les théologiens des siècles suivants, d'autre part.

Mais la différence se situe dans la manière d'appréhender l'autorité du texte biblique. On va ainsi parler de :

- Suffisance : le texte biblique est suffisant pour l'accès au salut de celui qui le lit. Nulle autre autorité (magistère) n'est requise.
- Efficacité : le texte est efficace, dans la mesure où il permet à son lecteur d'accéder directement aux vérités de la foi, et donc à la rencontre avec le Christ qui le sauve.
- Clarté : L'Écriture est claire en elle-même, elle s'interprète elle-même. Encore une fois, nul besoin d'un intermédiaire entre le texte et le lecteur, qui autoriserait telle lecture ou au contraire la réprouverait.

Ces trois principes doivent être replacés dans le contexte de la Réforme : dans une Église qui avait privé le peuple de l'accès direct à l'Écriture, les Réformateurs ont eu pour objectif de rendre la Bible à tous, de lui redonner la place centrale qu'elle avait perdue, au profit d'une Tradition et d'un Magistère qui avaient pris toute la place.

Aujourd'hui, nous ne sommes plus dans cette situation. Les théologiens catholiques ont remis la Bible au centre du débat ; Les théologiens protestants reconnaissent aussi dans les textes de la tradition chrétienne autres que la Bible des textes de grande valeur, voire de valeur « canonique ». Mais il subsiste une différence : par valeur « canonique », les protestants entendent une valeur régulatrice, qui nous aide dans notre travail théologique, mais qui n'a pas autorité de la même manière que le texte biblique. Barth parle à ce sujet d'« autorité relative des confessions de foi ».

### **Karl Barth, *Esquisse d'une dogmatique*<sup>3</sup> :**

- « Esquisse » : on ne peut toujours qu'esquisser une pensée théologique ; même si Barth a rédigé une immense dogmatique, visant à systématiser de manière très précise la pensée chrétienne, il garde cette intuition : tout travail théologique n'est qu'une esquisse, une tentative de rendre compte d'une vérité par essence inatteignable.

<sup>3</sup> Karl Barth, *Esquisse d'une dogmatique*, éd. Labor et fides, Genève, 1984

**Définition de Karl Barth :**

« La dogmatique est la science par laquelle l'Eglise, au niveau des connaissances qu'elle possède, se rend compte à elle-même du contenu de sa prédication. C'est une discipline critique, c'est-à-dire instaurée selon la norme de l'Écriture sainte et les données des Confessions de foi. » p.5

**7) POUR LES CATHOLIQUES : « THÉOLOGIE DOGMATIQUE »**

Dès que le terme « dogme » tombe, il a une résonance négative, parce qu'il évoque quelque chose d'immobile, de borné, d'autoritaire. Le mot réveille les souvenirs de l'Inquisition, des guerres de religion, du viol des consciences. La liberté de la pensée, de la parole, de la recherche, de la conscience sont – à raison - tenues pour essentielles. Mais dans une perspective catholique, la liberté doit, sous peine de verser dans l'arbitraire, se déterminer d'après la vérité, parce que c'est elle qui rend libre (Jn8,32). Qu'est-ce qu'un dogme dans une perspective catholique ? Une interprétation officielle, qui fait autorité pour l'Eglise catholique, de l'unique révélation communiquée une fois pour toute. Une telle définition suppose deux choses : il doit s'agir d'une vérité révélée à l'origine et commune à tous les croyants et cette vérité doit être proclamée officiellement. Il faut reconnaître que la proclamation de certains dogmes a parfois restreint les perspectives, parce que la polémique conduisait à définir seulement le contraire de la pensée combattue et empêchait de percevoir les préoccupations légitimes qui motivaient certaines prises de position. Les formulations dogmatiques expriment une vérité dans la perspective limitée de la problématique de leur temps et de ses possibilités d'expression. Aucune formule particulière ni aucun dogme ne peut épuiser la richesse de l'Évangile. Chacun énonce une vérité infinie – le mystère de Dieu et du salut de Jésus-Christ – d'une manière finie et donc imparfaite, susceptible d'être corrigée, développée, approfondie.

**Définition de Karl Rahner :**

« La théologie authentique suppose une véritable écoute de la Parole de Dieu en vue du salut et veut être au service de cette écoute. Elle est donc liée à la Parole de Dieu révélée, telle qu'elle est présente en permanence dans l'Eglise, qui, par son magistère vivant, garde la Révélation qui lui a été confiée (Tradition) et l'interprète en référence constante à l'Écriture Sainte. (...)

« Cet effort méthodique de pénétration d'un objet d'ensemble qui, en soi, est un, doit être reconnu comme une science, même si cette science diffère des autres sciences par la manière dont est donné d'abord son objet, par les principes et, en partie, les méthodes de sa recherche. (...)

« Comme la Parole de Dieu, que la théologie écoute, est une Parole de jugement et de salut qui, comme telle, engage tout l'être humain, la théologie ne peut pas être une connaissance simplement théorique, qui ne serait pas existentiellement engagée. (...) D'autre part, en aucune autre science la distance entre l'énoncé et son contenu, entre ce qui est explicitement dit et ce que l'on veut dire, entre ce qui est saisi et le mystère à saisir, ne peut être aussi grand qu'en théologie : ce n'est donc pas seulement le droit, mais encore le devoir de la théologie, de rendre toujours plus vive l'expérience de cette distance et de renvoyer l'être humain de la clarté (apparente) des concepts à l'obscurité du mystère. »

La définition de Rahner met en évidence une différence entre théologie catholique et protestante, à savoir : l'exercice de l'autorité dans l'Eglise et l'importance qu'a le magistère. De qui s'agit-il ?

- De Dieu d'abord. Cela se manifeste dans la liturgie par le langage employé : Seigneur, Maître, Roi, Juge, Père. Par rapport à Dieu, il n'y a que des autorités secondes. Cette autorité divine s'exprime par des médiations plus ou moins importantes. Au coeur de chacun, Dieu ne cesse de se révéler. Cette autorité se précise par l'Écriture, et se concentre dans les sacrements.
- La communauté chrétienne est la seconde instance d'autorité dans l'Eglise. Cela peut surprendre certains catholiques, mais Matthieu la manifeste dans la guérison du paralytique (9,8) : « les foules rendirent gloire à Dieu qui a donné une telle autorité aux hommes ». Cette autorité de la communauté a plusieurs aspects : d'abord le « *sens de la foi* ». Le concile Vatican II le manifeste ainsi : « la collectivité des fidèles, ayant reçu l'onction qui vient du Saint Esprit, ne peut se tromper dans la foi ; ce don particulier qu'elle possède se manifeste par le moyen du sens surnaturel de foi qui est celui du peuple tout entier, lorsque des évêques jusqu'au dernier des fidèles, et la porte aux vérités concernant la foi et les mœurs d'un consentement universel » *Constitution sur l'Eglise* no 12. Il est toutefois vrai que ce consentement universel n'est pas si simple à trouver, mais cette difficulté même montre que certaines déclarations du magistère n'ont pas pleine autorité parce qu'elles ne reçoivent pas le consentement de tous. Ceci nous conduit à la notion importante de « *réception* ». Une prise de position officielle de l'Eglise qui n'est pas reçue par la base et ne fait pas corps avec le sens commun des fidèles affaiblit l'autorité qui l'affirme. Un dernier élément essentiel dans la question de l'autorité est celui de *l'autorité de la conscience personnelle* à laquelle la doctrine de l'Eglise a toujours reconnu des droits imprescriptibles.
- La troisième instance est celle des ministères de la communauté. Et c'est là que parfois cela « patine » un peu. Il serait abusif d'attribuer toutes les difficultés à l'autorité papale et épiscopale. En fait on peut distinguer trois familles de ministères qui s'inscrivent dans la ligne de ce que dit Paul :
  - Les ministères de direction : pasteurs-évêques ;
  - Les ministères d'approfondissement : docteurs-théologiens ;
  - Les ministères de « lucidité » : les prophètes-saints.
 Cette distinction permet d'éviter le piège de résumer l'autorité de l'Eglise au pape et aux évêques.

## 8) LES DIFFÉRENTES DISCIPLINES DE LA THÉOLOGIE

Au début du cours nous avons vu que la théologie est plurielle. Il y a des théologies protestantes, catholiques, orthodoxes. Nous avons vu également qu'au sein de chaque tradition il y a une pluralité qui vient de l'histoire, des circonstances. Mais il faut aussi savoir que la théologie comprend différentes « branches » : théologies bibliques, théologie systématique/dogmatique, théologies morales/éthiques, théologies pratiques/pastorales, théologies spirituelles.

Ce processus de différenciation accompagne toute l'histoire de la théologie. Dans le cadre du développement des universités au Moyen Âge, on ne pouvait pas imaginer la pratique de la philosophie indépendamment de la théologie. Les arts libéraux (grammaire, mathématique,

musique) étaient une préparation à la théologie. Progressivement, théologie et philosophie se sont séparées. De plus, on a distingué entre la théologie « pratique » et la théologie spéculative. L'élaboration de livres de pénitences (expliquant aux prêtres les pénitences à donner aux pénitents dans la confession) ainsi que des ouvrages aidant à la prédication ont donné naissance à une théologie « pastorale » ou pratique. Le développement de l'humanisme et son intérêt pour les études bibliques a donné un formidable essor à la théologie biblique.

La théologie est une matière vivante qui doit continuellement se renouveler en restant fidèle au message de l'Écriture. C'est un défi que chaque époque tente de relever, parfois avec aisance et créativité, parfois avec plus de difficultés. C'est ce parcours-là que nous vous proposons de vivre au cours de cette année.

## BIBLIOGRAPHIE

- Karl Barth, *Esquisse d'une dogmatique*, Labor et Fides, Genève, 1984
- Jean Ansaldi, *Dire la foi aujourd'hui. Petit traité de la vie chrétienne*, éd. du Moulin, Aubonne, 1995
- Klauspeter Blaser, *Dossier dogmatique. Manuel couvrant les principaux lieux de la doctrine chrétienne*, Université de Lausanne, 1997
- Bernard Sesboüé, *Croire, Invitation à la foi catholique pour les femmes et les hommes du XXIème siècle*, Droguet et Ardent, Paris, 1999
- Collectif, *Théologie*, Collection Mention, Eyrolles
- Karl Rahner, *Traité fondamental de la foi*, Paris, 1994
- Bernard Rordorf, *Cours d'introduction à la théologie systématique*, notes prises par GG